

La magie grande des petits riens

C'est un artiste rare, dont on a peu souvent l'occasion de découvrir les œuvres dans notre agglomération. Le sculpteur Jean-Louis Bernard expose ses dernières créations singulières, mais aussi quelques autres plus anciennes (comme autant de jalons), dans la galerie municipale du Sappey. Un hymne tendre dédié aux objets de rebut, supports de l'émotion et de la mémoire.

D'une citation drolatique du poète Robert Desnos (« *phalange des anges, aux angélus préférez les phallus* »), il a fait une femme à l'érotisme évasif, songeur, lunaire : seins en galets, ventre en bout de pierre, sexe en débris d'os et en ardoise taillée, vêtement en bêche édentée et en chutes de cagette, bonnet en pneu de bicyclette. C'est l'harmonie dans la simplicité, c'est l'unisson dans l'hétéroclite. Il y a de l'humour, dans les sculptures de Jean-Louis Bernard, mais un humour un peu flottant; il y a surtout beaucoup de sensibilité. Il est vrai que l'artiste de Saint Pierre d'Allevard (son atelier est installé dans une ancienne forge) tient pour avéré que les choses – pourvu qu'elles aient vécu – dépassent de beaucoup leurs valeurs et d'usage et d'échange, pour atteindre à une familiarité personnelle, privée, presque secrète. Il dit que les objets « *se souviennent à notre place* »; il dit qu'« *ils sont le dépôt d'une mémoire intime parfois proche de l'oubli* ». Les objets les plus humbles et les plus cabossés bornent notre vie passée, et nourrissent notre émotion présente. Ce sont des pense-bêtes, qui renvoient l'homme d'aujourd'hui à l'enfant qu'il fut – et qu'il ne sera plus jamais. La fréquentation des choses engendre la mélancolie.

L'œuvre de Jean-Louis Bernard ressortit d'abord à la récupération : récoltes de rognures, de déchets, d'objets cassés, déclassés, obsolètes, avachis, éculés, décrépits, usagés jusqu'à l'épuisement, relégués dans la poussière des greniers, menacés à tout instant d'échouer à la décharge. De ces objets de récupération, qu'il détourne de leur vocation initiale, il fait des assemblages. Mais ces assemblages (ici, le plus souvent des bas-reliefs) dépassent de beaucoup le simple loisir ludique, lequel constitue trop souvent la limite indépassable de l'art dit « singulier ». Car il y a infiniment plus de poésie dans cet univers; l'imaginaire s'y déploie en tout sens et à tout instant. L'artiste, à l'évidence, puise ses formes dans l'art océanien, s'inspire de certaines pratiques rituelles africaines, emprunte le hiératisme totémique des statues primitives, mais déplace et déborde ses références, les réinvestit à sa façon d'une force propre, d'un sens neuf, qui parle à notre sensibilité occidentale.

Cette science de l'accumulation, du reste, peut prendre bien des aspects; et montre parfois une sobriété paradoxale. De quelques morceaux de bois, on peut faire un corps, et un visage d'un simple galet gravé. À l'inverse, cette somptueuse forêt en morceaux de bois chaulé serrés dans un tiroir prouve que, hissée au rang de reliquaire, une addition de riens se transforme en trésor. On songe aussi à cette usine miniature, aussi foisonnante qu'improbable, constituée de touches de machine à écrire et de vieille lampe de radio, de ressort d'horloge et de chaîne à vélo, de poupon décapité et de poupée emplumée, de pochoirs et d'hélice, de rebuts de tôle et d'outils brisés. Déclinant toutes les couleurs douces de la matière patinée par l'écoulement du temps et les intempéries, les sculptures de Jean-Louis Bernard (toujours agrémentées de titres goguenards) imposent leur présence insistante, leur aura presque magique. Elles nous envoient à notre lointaine préhistoire commune; et à cette petite préhistoire personnelle que fut notre enfance.

Jean-Louis ROUX

« Les affiches de Grenoble et du Dauphiné » 13 janvier 2006, à propos de l'exposition « *Les profondeurs des tiroirs* », galerie de Chartreuse, Le Sappey-en-Chartreuse.